title : Journal de l’Empire (1809-06-08), Théâtre français, *L’École des femmes* et *Le Médecin malgré lui*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1809/theatrefrancais/l’école-des-femmes-le-médecin-malgré-lui

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 8 juin 1809.

created : 1809

language : fre

# Théâtre français. *L’École des femmes* et *Le Médecin malgré lui*.

C’est ce que j’appelle un *spectacle forcé*, dans un sens tout différent de celui qu’on attache ordinairement à cette façon de parler ; car, en terme de théâtre, on appelle *spectacle forcé*, un spectacle renforcé, et qui force en quelque sorte le public d’y accourir ; et moi, je donne ce nom de *forcé*, plus convenablement peut-être, au spectacle peu attrayant que les comédiens sont forcés trop souvent de donner, faute de mieux, et par une suite d’embarras intérieurs de leur société : les premiers sujets sont au lit, à la campagne, en province ; on n’a rien de disponible que des doubles et des pensionnaires ; le semainier fait afficher, en enrageant, *L’École des femmes* et *Le Médecin malgré lui*, pour ne pas afficher *relâche*, quoiqu’au fond ce soit à peu près la même chose. Peut-être a-t-on voulu consoler M. Picard en montrant que Molière savait, presqu’aussi bien que lui, faire le vide dans la salle.

*L’École des femmes* et *Le Médecin malgré lui* sont deux pièces jadis très fameuses. La première excita la plus grande rumeur, et fit une espèce de révolution ; l’autre eut l’honneur insigne de soutenir *Le Misanthrope*. Aujourd’hui, *L’École des femmes* ne signifie plus rien, et *Le Médecin malgré lui* est une farce qui n’a plus de sel. Cependant la première est une excellente comédie, au dénouement près ; et l’autre, au milieu même de ses bouffonneries, offre souvent des traits dignes de Molière.

Le titre de *L’Ecole des femmes* n’a rapport qu’aux préceptes du mariage qu’Arnolphe fait lire à Agnès : quelques-uns sont d’une excessive sévérité ; plusieurs sont d’une grande sagesse : l’intention de Molière a été de les rendre presque tous ridicules : du reste, dans cette prétendue école des femmes, ainsi que celle des maris, on apprend pour toute instruction, que l’amour et la contrainte donnent infiniment d’esprit aux filles qu’on croit les plus niaises.

La grande liberté dont jouissent aujourd’hui les jeunes personnes, rend cette instruction inutile : le sexe faible n’a plus de tyrans que ceux qu’il se donne à lui-même ; il n’est plus obligé de s’armer de ruses pour repousser la force. C’est en partie à Molière qu’il est redevable de son affranchissement ; et les femmes qui disent que Molière est bête, sont aussi ingrates qu’injustes ; elles ne savent peut-être pas les grandes obligations qu’elles ont au philosophe Molière, et ne connaissent guère que l’esprit des boudoirs, de toutes les espèces d’esprit la plus futile et misérable.